

**Juliana Léveillé-Trudel, Marité Villeneuve, Jean-François
Beauchemin**

Yvon Paré

Numéro 162, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82106ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2016). Compte rendu de [Juliana Léveillé-Trudel, Marité Villeneuve, Jean-François Beauchemin]. *Lettres québécoises*, (162), 32–33.



JULIANA LÉVEILLÉ-TRUDEL

Nirliit

Saguenay, La Peuplade, 2015, 184 p., 21,95 \$.

Un portrait du Nord qui bouleverse

Nirliit de Juliana Léveillé-Trudel présente un Nord miné par l'alcool, les drogues et le passage des hommes du Sud qui séduisent les jeunes femmes, encore des adolescentes souvent, pour les abandonner en repartant après le court été.

Le Nord fait rêver les écrivains, surtout depuis *Agaguk* d'Yves Thériault. Un Nord de prospérité et de richesses avec les grands barrages. Un pays attirant toujours les gouvernements, qui imaginent la ruée vers les trésors miniers. Les Autochtones, les Inuit en particulier, subissent l'invasisseur en silence.

La narratrice de *Nirliit* va s'occuper des enfants pendant les jours sans fin d'un été où ils sont abandonnés à eux-mêmes. Les travailleurs sont repartis avec les outardes, ce qui provoque des remous dans la communauté, une certaine fébrilité. Ces mâles attirent les jeunes femmes comme la flamme, les papillons. L'aventure, le différent, le rêve de s'arracher à un quotidien sans issue peut-être. L'occasion de croire que l'avenir peut être autre que celui qu'elles connaissent.

Combien de temps avant que les nombreuses grossesses et les Coke enfilés à la chaîne ne vous fassent prendre une cinquantaine de livres ? Combien de temps avant que l'alcool, la cigarette et les nuits blanches ne rident prématurément vos visages, que les dizaines de sortes de bonbons disponibles à la Coop n'aient raison de la plupart de vos dents, combien de temps avant d'avoir vingt-cinq ans et d'en paraître quarante ? Des fois c'est très court, des fois vous atteignez le summum de votre beauté à treize ans et c'est terminé à quatorze, des fois vous êtes trop dures pour vous-mêmes ou alors c'est la vie qui ne vous fait pas de cadeau, des fois quatorze ans et déjà fanées les jolies roses du Nord. (p. 29)

Les Inuit surveillent ces hommes qui construisent des maisons ou des écoles. Personne ne les a consultés. Il leur reste l'alcool, la drogue qui fait perdre la tête. On paie jusqu'à 200 \$ pour un dix onces de vodka. On boit, on hurle, on se bat, on baise avec n'importe qui, on mange n'importe quoi, on fonce sur un tout-terrain pour fuir sa vie ou se tuer. Le mari regarde sa femme le tromper avec l'étranger et, sous l'effet de l'alcool, peut commettre le pire.

DRAME

Rien n'est possible depuis l'arrivée des Blancs. En 1950, par exemple, les conquérants ont éliminé les chiens de traîneaux pour sédentariser les populations du Nord. Autant leur couper les jambes. Nomades amputés, ils ne savent que s'étourdir, tuer dans un délire éthylique ou mettre fin à leurs jours. Les jeunes femmes vivent « le grand amour » pendant quelques semaines avec un Blanc prédateur. Après, il reste la terrible blessure, un vide impossible à combler, des jours aussi fades qu'un fruit pourri.



JULIANA LÉVEILLÉ-TRUDEL

Elle se demande comment on fait, comment on fait pour guérir son cœur, comment on fait pour s'empêcher de trembler et de continuer à espérer, encore. (p. 171)

Il faudrait peut-être bannir les Blancs du Nord, les empêcher de venir semer la pagaille, laisser ce pays aux occupants parce que tous les problèmes viennent de cet envahisseur, de leur façon de faire, de l'alcool qu'ils vendent à des prix déments.

Nirliit décrit un drame omniprésent dans les ouvrages de Jean Désy. Juliana Léveillé-Trudel est sans pitié. Un récit terrible, le plus dur, le plus senti que j'ai lu sur ce pays si près et si loin. Un récit qui ne pardonne pas.



MARITÉ VILLENEUVE

J'écris sur vos cendres

Montréal, Fides, 2015, 216 p., 19,95 \$ (papier), 13,99 \$ (numérique).

Comment oublier un drame qui détruit sa vie

Un geste inexplicable et inexplicable, un drame possible ailleurs mais jamais dans sa famille. Un frère un peu dépressif met fin à ses jours en tuant l'un de ses enfants. Que s'est-il passé, qu'est-il arrivé ?

Nous sommes en 1977, à Chicoutimi. Il y a les manchettes dans les journaux, les médias indiscrets comme toujours. Un drame impossible à décrire. Et après, quand la vie vous pousse en avant, la famille ne sait plus sur quel pied se tenir. Tous se sentent coupables. Pourquoi n'ont-ils rien vu ? Et il y a ces regards, des silences et des éloignements.

Perdre en même temps deux personnes, et dans des conditions aussi tragiques, cela relève de l'impossible, de l'impensable. La mort d'un proche, on la vit dans l'intimité, entouré des siens. Vécue sur la place publique, sous la violence des regards et des préjugés, avec l'œil intrusif des médias, de cette mort-là on ne guérit jamais. J'écris pour soigner mes morts. Et ce faisant, j'espère aussi soigner les vivants. (p. 11-12)



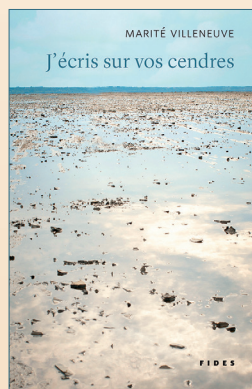
Peut-on retrouver sa vie après cette déflagration, aller au travail, affronter les collègues, entendre des remarques désobligeantes ?

Marité Villeneuve devait se marier l'été suivant. Plus rien n'est possible. Tout bascule. Elle mettra une vie à jongler avec les morceaux de ce puzzle. Sa vie d'écrivaine sera une longue démarche d'introspection. *Sculpter sa vie, Les pleurantes*, tous ses livres touchent la faille, ce moment qui a tout changé.

Trente ans plus tard, elle tente de saisir les moments où elle aurait dû intervenir. Elle est psychologue après tout, aurait dû savoir, prévoir. Qu'aurait-elle pu faire devant la douleur des parents, son frère Paul, l'écrivain qui, après avoir publié *Johnny Bungalow*, s'est recroquevillé dans le silence ? Elle s'est attardée dans les coins d'ombres, a accompagné sa mère en fin de vie, tenté de guérir de ce drame. Il faut tant de temps pour dire l'insaisissable.

Dans *J'écris sur vos cendres*, elle retrouve des petits bonheurs, des paroles et des gestes. Elle questionne les proches et demande comment va leur vie après 1977. Il faut bien rendre justice à ce frère désespéré qui n'arrivait plus à respirer, voyait l'avenir comme un mur infranchissable.

Une manière de comprendre les chemins de sa vie, de savoir comment ses proches ont vécu l'avant et l'après. Le courage de la mère, le regard du père et la réclusion du grand frère qui savait si bien jongler avec les mots.



Parfois il faut se taire. Longtemps. Laisser le temps faire son œuvre. Et tenter d'oublier, simplement, oui, oublier, et s'accrocher très fort à la vie. C'est ce que Julien tentait d'expliquer à Elsa quand elle ressassait le passé. Il disait qu'il fallait tourner la page et vivre le présent. Elle, elle n'a jamais réussi. Mais les mères réussissent-elles à oublier la mort de leurs enfants ? Lui non plus d'ailleurs, n'a jamais pu, mais se taire, oui, cela il pouvait. (p. 32)

Un livre de tendresse, de courage et d'amour. Marité Villeneuve arpente minutieusement les tranches de son passé pour voir, sentir et comprendre avec sa raison et son cœur. Un devoir de souvenance, une fidélité admirable pour accepter un passé qui a longtemps masqué l'avenir. Marité Villeneuve est admirable de résilience et d'empathie.

☆☆☆ ½

JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN
Objets trouvés dans la mémoire
Montréal, Leméac, 2015, 184 p., 22,95 \$.



La vie demeure une aventure fascinante

Jean-François Beauchemin écrit de plus en plus des textes qui tournent autour de son passé, son présent qui sculpte l'avenir.

Dans *Objets trouvés dans la mémoire*, rien de spectaculaire ou de ce qui peut retenir l'attention des médias et faire courir les foules.

La matière première de mes livres n'est jamais que mon vieux combat mortel contre ce qui n'existe pas, et ma faim aveugle pour les beaux bâtiments bleus du ciel. (p. 11)

Cette écriture fascine nombre d'écrivains qui, après avoir fréquenté la fiction, sentent le besoin de se pencher sur la réalité, celle qu'ils vivent au jour le jour. Des moments à la campagne à ressasser des souvenirs et des instants où l'on a eu la certitude d'être en harmonie avec l'univers. Le carnet littéraire permet cette belle aventure.

L'écrivain a flirté avec la mort et a raconté cela dans *La fabrication de l'aube*, un récit qui touche l'intelligence et le cœur. Il y pense souvent, comment en serait-il autrement ? Il écrit, s'abandonne aux méandres de sa pensée et prend plaisir à nous lancer sur des fausses pistes.

À mon avis, ce livre que j'écris, plein des objets trouvés dans ma mémoire, est encore une façon de détourner l'attention de mon interlocuteur. Je l'oblige en lui racontant mon passé à regarder par-dessus mon épaule plutôt que sur mon visage, sur mes mains et sur mon corps, où l'essentiel est écrit. Ma vie est ailleurs que dans ces braises que je ranime. (p. 69)

Un art plutôt d'être et de sentir dans son corps et sa conscience. Une façon de cerner l'humain, ses angoisses et ses espoirs. Après tout, écrire répond à ce désir d'être avec soi devant les autres, de mieux s'accompagner peut-être dans cette aventure.

Je pense que je n'ai de ma vie que cette même connaissance abstraite, ou poétique, si on veut. Ce cœur qui souffle dans la poitrine comme le bœuf dans une certaine étable, ce cerveau veillant de son mieux sur les quelques hectares mal tenus de son domaine, ce corps secourable et problématique, ces croyances abandonnées au bord du ciel, tout cela qui me forme jour après jour m'est au fond étranger. (p. 87)

Un homme qui fait de sa vie une réflexion qu'il ne cesse de reprendre au jour le jour. Les réponses ou les constats ne sont jamais les mêmes. J'ai lu *Objets trouvés dans la mémoire* dans le calme, le soir, quand le jour reprend son souffle. Alors j'ai su, avec lui, que la vie est une aventure fascinante quand on se met à l'écouter. J'ai compris que les mots viennent secouer l'être, ce qui se dépose au fond de soi après les grandes tourmentes du matin. Un murmure, une méditation qui vous accompagne comme le chant des mésanges.